Revue d'Histoire Méditerranéenne. Vol. 07, n°02. Décembre 2025, p.92- 103

P-ISSN: 2716-764X, E-ISSN: 2716-7747

| Reçu le : 30 – 09 - 2025 | Accepté le : 08 – 12 - 2025 | Publié le : 28 – 12 - 2025 |
|---|---|---|

# Vers une historiographie numérique :
## Mutations épistémologiques à l'ère de l'intelligence artificielle

# Towards digital historiography:
## Epistemological transformations in the age of artificial intelligence

**KHARDOUCHE Ali**
Université Sorbonne Paris Nord, France
**Ali.khardouche@univ-paris13.fr**

**Résumé**

Cet article, qui s'inscrit au croisement des champs disciplinaires de l'Histoire et des Sciences de l'Information et de la Communication, analyse l'impact profond de la numérisation et de l'intelligence artificielle sur la construction du récit historique. Il interroge les transformations majeures qu'imposent ces technologies aux modalités traditionnelles de production, d'interprétation, de diffusion et de préservation des traces du passé. L'objectif principal est de comprendre comment l'histoire, discipline fondée sur la matérialité des preuves, la critique des sources et la contextualisation des faits, se reconfigure face à des dispositifs techniques marqués par la dématérialisation, la volatilité des données, l'automatisation des traitements et la puissance d'inférence statistique des algorithmes.

La problématique centrale porte sur la capacité des technologies numériques à garantir une conservation fidèle et durable de la mémoire collective, tout en évitant les biais algorithmiques, les effets de manipulation, les distorsions interprétatives et les formes contemporaines de réécriture idéologique que favorisent les environnements numériques. L'étude questionne ainsi la tension entre promesse d'accessibilité universelle au savoir et risques de normalisation des récits historiques produits par des systèmes automatisés.

La méthodologie repose sur une approche qualitative, critique et pluridisciplinaire, combinant analyse épistémologique, étude des technologies de traitement automatisé des données et examen comparatif de plusieurs cas empiriques. Le corpus mobilisé comprend, d'une part, les fresques rupestres sahariennes comme modèle de permanence matérielle et de transmission longue durée, et, d'autre part, plusieurs projets européens de numérisation et de restauration patrimoniale (ESPADON, ARCHAIDE, RePAIR), ainsi que des controverses récentes issues du champ des humanités numériques. L'analyse s'appuie également sur des références théoriques majeures en philosophie (Schelling, Wittgenstein), en sociologie de la connaissance (Weber, Bourdieu) et en théorie du discours (Foucault).

Les résultats montrent que si les technologies numériques élargissent considérablement l'accès aux sources, favorisent de nouvelles pratiques de recherche et offrent de puissants outils heuristiques, elles introduisent simultanément des risques accrus de fragmentation mémorielle, de perte de traçabilité des données, d'opacité décisionnelle et de production de récits biaisés. L'étude met en évidence que l'intuition historienne, la sérendipité, la critique interne et externe des sources ainsi que l'interprétation contextuelle demeurent irréductibles aux modèles computationnels. L'article conclut à la nécessité d'un encadrement méthodologique, scientifique et éthique renforcé afin d'inscrire durablement l'usage de l'intelligence artificielle dans une historiographie rigoureuse, critique et transparente.

**Mots clés :** Histoire, Numérisation, Intelligence artificielle, Mémoire collective, Épistémologie, Sérendipité, Patrimoine, Humanités numériques.

**Abstract:**

This article, situated at the intersection of History and Information and Communication Sciences, analyzes the profound impact of digitization and artificial intelligence on the construction of historical narratives. It examines the major transformations imposed by these technologies on traditional modes of producing, interpreting, disseminating, and preserving traces of the past. The main objective is to understand how

history, a discipline grounded in the materiality of evidence, source criticism, and contextualization, is being reshaped by technical systems characterized by dematerialization, data volatility, automated processing, and the statistical inference power of algorithms.

The central issue concerns the ability of digital technologies to ensure the faithful and sustainable preservation of collective memory while avoiding algorithmic biases, manipulative effects, interpretative distortions, and contemporary forms of ideological rewriting encouraged by digital environments. The study thus explores the tension between the promise of universal access to knowledge and the risks of standardizing historical narratives produced by automated systems.

The methodology is based on a qualitative, critical, and multidisciplinary approach combining epistemological analysis, examination of automated data-processing technologies, and a comparative study of several empirical cases. The corpus includes, on the one hand, Saharan rock art as a model of material permanence and long-term transmission, and, on the other hand, several European digitization and heritage restoration projects (ESPADON, ARCHAIDE, RePAIR), as well as recent controversies in the field of digital humanities. The analysis also draws on major theoretical references in philosophy (Schelling, Wittgenstein), sociology of knowledge (Weber, Bourdieu), and discourse theory (Foucault).

The results show that while digital technologies greatly expand access to sources, encourage new research practices, and provide powerful heuristic tools, they also introduce increased risks of memory fragmentation, loss of data traceability, decision-making opacity, and the production of biased narratives. The study highlights that historical intuition, serendipity, internal and external source criticism, and contextual interpretation remain irreducible to computational models. The article concludes with the need for strengthened methodological, scientific, and ethical frameworks in order to embed the use of artificial intelligence within a rigorous, critical, and transparent historiographical approach.

**Key words:** History, Digitization, Artificial Intelligence, Collective Memory, Epistemology, Serendipity, Cultural Heritage, Digital Humanities.

**E-mail de correspondence:** ali.khardouche@univ-paris13.fr

## Introduction :

### Une vision rénovée de l'Histoire de par sa communication actuelle et moderne grâce aux penseurs allemands.

L'essor de la numérisation et de l'intelligence artificielle transforme aujourd'hui profondément les modes de production, de transmission et d'interprétation du savoir historique. C'est indéniable. D'ailleurs, longtemps structurée autour de supports matériels stables – archives, inscriptions, objets patrimoniaux –, l'Histoire se déploie désormais dans un environnement numérique caractérisé par l'automatisation grâce à une puissance de calcul des dispositifs informatiques qui augmentent constamment, la démultiplication des traces et l'obsolescence rapide des supports. Cela relève de différentes mutations consécutives. Comprendre ces mutations a son importante et constitue, même un enjeu majeur, tant pour la fiabilité du récit historique que pour la préservation de la mémoire collective.

Plusieurs travaux antérieurs, concernant les innovations en communication ont mis en lumière ces transformations. Josiane Jouet (2012), dans une étude relativement ancienne mais toujours d'actualités, insiste sur la rupture introduite par les archives numériques dans la représentation de la mémoire sociale, en soulignant les risques de fragmentation et de perte d'authenticité. Cette réflexion préfigure celles liant IA et patrimoine. En effet, de leur côté, et plus récemment, les études récentes sur l'IA appliquée au patrimoine (Paumard, 2020 ; Terouinard, 2023) montrent que la puissance des modèles informatiques permet de révéler des motifs invisibles à l'œil humain, mais qu'elle expose également les historiens à des biais méthodologiques liés aux données d'entraînement. Enfin, d'autres travaux nous aident à mieux comprendre le rapport entre savoir (comprenez historique) et le pouvoir. Ce sont les analyses foucaldiennes du discours (Foucault,

1969). Elles rappellent que toute production de savoir est traversée par des rapports de pouvoir susceptibles d'être amplifiés par les dispositifs algorithmiques. Ces travaux ouvrent des pistes essentielles mais n'explorent pas pleinement la tension entre permanence matérielle, volatilité numérique et transformations épistémologiques contemporaines.

C'est à partir de ces limites que s'inscrit notre problématique :

Dans quelle mesure les technologies numériques – et en particulier l'intelligence artificielle – permettent-elles de préserver et d'interpréter l'histoire sans distorsion, et comment transforment-elles la construction même du récit historique ?

En d'autres termes, comment la digitalisation et l'intelligence artificielle reconfigurent-elles la construction du récit historique, entre innovation méthodologique et risque de manipulation de la mémoire collective

Afin d'y répondre, trois questions secondaires guident notre étude :

Tout d'abord, Les outils numériques contribuent-ils à renforcer la compréhension historique ou produisent-ils de nouvelles formes de dépendance technique et idéologique ?

Ensuite, dans quelle mesure l'IA modifie-t-elle les conditions de production du sens et la place de l'intuition historienne ?

Enfin, comment pouvons-nous concilier la démocratisation des sources numériques avec les impératifs de rigueur, d'authenticité et de traçabilité ? Nous allons tenter de répondre à ces trois questions dans cet article.

La méthodologie adoptée est triple et repose sur une analyse qualitative à la croisée de l'épistémologie, de la philosophie du langage et des humanités numériques. Cette démarche se justifie par la nature hybride du phénomène étudié, qui engage à la fois les techniques de conservation, les outils algorithmiques et les cadres théoriques de l'interprétation. Passons au corpus. Nous mobilisons un corpus composé de quatre éléments :

– de matériaux patrimoniaux (fresques du Tassili n'Ajjer),
– de projets d'ingénierie numérique et d'IA appliqués à l'archéologie et au patrimoine,
– de débats institutionnels et scientifiques (rapports européens 2024–2025),
– et d'auteurs fondamentaux tels que Weber (1919), Schelling (1831) ou Wittgenstein (1953).

Enfin, un paragraphe analytique est consacré aux sources utilisées : archives institutionnelles, publications scientifiques récentes, corpus iconographiques numérisés et travaux doctrinaux. L'analyse de leur complémentarité et de leurs limites permet d'interroger la manière dont la matérialité des traces et leur transposition numérique influencent la construction du récit historique.

## 1. Les supports traditionnels de l'histoire : Une transmission millénaire

Il convient de porter le regard vers le patrimoine millénaire du Sud algérien, dont les fresques rupestres sahariennes — en particulier celles du Tassili n'Ajjer — constituent des témoins majeurs et irremplaçables de l'histoire humaine. Datées de plusieurs millénaires, ces représentations picturales offrent un accès privilégié aux modes de vie, aux systèmes de croyances et aux formes d'organisation sociale des sociétés préhistoriques. Elles ne se limitent pas à une simple fonction documentaire : elles relèvent pleinement d'un mode de transmission historique fondé sur l'expression visuelle et symbolique, antérieur à l'écriture mais déjà porteur d'une rationalité narrative.

Malgré leur apparente fragilité matérielle, ces œuvres ont traversé les âges en conservant, dans une remarquable continuité, leur lisibilité formelle et leur puissance narrative. Inscrites dans la longue durée, elles témoignent d'une exceptionnelle capacité de résistance aux altérations du temps, aux transformations des environnements naturels et aux ruptures culturelles successives. Elles offrent ainsi aux générations actuelles et futures — du moins pouvons-nous raisonnablement l'espérer — un accès direct à des récits visuels issus d'un autre temps, constituant de véritables archives symboliques de l'humanité. Ces représentations échappent en partie aux médiations interprétatives contemporaines fondées exclusivement sur l'écrit, tout en demeurant profondément investies de sens au regard des systèmes sémiologiques qui les structurent.

En effet, loin d'être de simples images décoratives, ces œuvres mobilisent un réseau complexe de signifiants et de signifiés, organisés selon des codes symboliques précis, que l'analyse sémiologique permet de mettre en lumière. Dans la perspective ouverte par Roland Barthes (1957), elles peuvent être appréhendées comme des idéogèmes, c'est-à-dire comme des unités minimales de sens culturel, inscrites dans une chaîne de signification structurée, historiquement située et socialement construite. Chaque forme, chaque motif, chaque scène représentée participe ainsi à un système de signification où s'articulent à la fois les valeurs symboliques, les représentations du monde et les structures de pensée propres aux sociétés qui les ont produites.

Dès lors, ces œuvres ne relèvent pas seulement d'un patrimoine esthétique ou archéologique, mais constituent de véritables supports de mémoire collective, porteurs d'une narration visuelle structurée et d'une intelligibilité historique propre. Leur conservation et leur transmission ne répondent donc pas uniquement à des enjeux de préservation matérielle, mais engagent également des problématiques épistémologiques, sémiotiques et culturelles fondamentales. Elles se situent au croisement de l'histoire, de l'anthropologie, de la sémiologie et des sciences de la communication, révélant ainsi toute la complexité des processus par lesquels les sociétés humaines donnent forme, sens et permanence à leurs récits fondateurs.

**Figure 1 :**
Exemple de fresque rupestre en Algérie



Ce constat contraste fortement avec les dispositifs de numérisation actuels, reposant sur des supports techniques tels que les CD-ROM, les clés USB ou les infrastructures de stockage dans le cloud, tous vulnérables à l'obsolescence technologique. Si ces outils facilitent la diffusion et l'analyse des fresques rupestres à une échelle inédite ; on peut voir très loin que l'on pouvait voir en se déplaçant, ils ne garantissent pas pour autant **la pérennité de la mémoire numérique** qu'ils génèrent. La volatilité des formats, la dépendance aux infrastructures et la rapidité des mutations technologiques posent un défi majeur à la conservation durable du patrimoine numérisé.

Cette tension entre les supports ancestraux et les dispositifs contemporains soulève une interrogation fondamentale :

Dans quelle mesure les technologies numériques permettent-elles une véritable préservation de l'histoire, alors même qu'elles évoluent à un rythme accéléré et parfois imprévisible ?

En mobilisant les réflexions de Max Weber (1919), il apparaît que l'Histoire, en tant que discipline, doit conserver son **ambition d'objectivité scientifique**, et ne pas se laisser instrumentaliser par les contingences technologiques. Les technologies ne peuvent raconter une

histoire. Ce qui veut dire, elles ne peuvent pas développer une histoire propre à elle. Selon Weber, le rôle du savant consiste à rechercher la vérité historique à travers une méthodologie rigoureuse. Il est central. Il faut comprendre, dans notre contexte, qu'elle ne doit pas céder, non seulement aux séductions idéologiques mais aussi aux déterminismes techniques pour ne pas entrer dans un caractère tautologique. Ainsi, la numérisation et l'intelligence artificielle doivent être envisagées comme des outils au service de la recherche historique, et non comme des vecteurs autonomes de narration.

Un exemple représentatif s'impose.

Les initiatives actuelles, telles que le projet ESPADON porté par la Fondation des Sciences du Patrimoine, ou la plateforme AÏOLI développée pour l'annotation sémantique 3D, illustrent les efforts déployés pour documenter, conserver et valoriser les objets patrimoniaux à l'aide des technologies numériques. De même, les projets européens soutenus par la Commission (CORDIS) mettent en lumière l'usage de l'intelligence artificielle, de la réalité augmentée et de la modélisation 3D dans la préservation du patrimoine culturel.

Cependant, cette tension entre durabilité matérielle et volatilité numérique soulève une question épistémologique : dans quelle mesure les technologies numériques peuvent-elles assurer une conservation fidèle et durable de l'histoire ?

Au risque de nous répéter, Max Weber (1919), dans sa réflexion sur la vocation du savant, insiste sur la nécessité d'une approche objective et méthodologiquement rigoureuse de l'histoire, indépendante des contingences idéologiques ou techniques. L'histoire, selon lui, ne doit pas être façonnée par les outils qui la transmettent, mais par une quête de vérité fondée sur la rationalité scientifique même s'il persiste une variable de la construction du discours historique.

Ainsi, si les technologies numériques et l'IA offrent des opportunités inédites pour la médiation et la recherche historique, elles doivent être envisagées comme des instruments au service de la connaissance, et non comme des vecteurs autonomes de narration. La conservation du patrimoine, qu'il soit matériel ou immatériel, exige une vigilance constante face aux risques d'effacement, de distorsion ou de dépendance technologique. Cela nous amène à démontrer le double enjeu lié à la digitalisation et l'intelligence artificielle.

## 2. La digitalisation et l'intelligence artificielle : un double enjeu

L'irruption des technologies numériques et de l'intelligence artificielle (IA) a radicalement transformé le traitement des données historiques et démocratisé l'accès aux sources anciennes. En archéologie, des réseaux de neurones convolutifs et des techniques de modélisation 3D permettent aujourd'hui de scruter des images de terrain à très haute résolution. Cette technologie est majeur pour le domaine archéologique.

Par exemple, le concours OpenAI to Z Challenge a mobilisé le modèle GPT-4o pour analyser des données LiDAR, des images issues de Google Earth Engine et des modèles numériques d'élévation de la NASA afin d'identifier soixante-sept zones archéologiques potentielles en Amazonie (Ravindranath, 2025).

Plus près de nous, le projet européen RePair combine robotique et IA pour assembler automatiquement des milliers de fragments de fresques à Pompéi, facilitant la reconstitution de décors antiques jusque-là inaccessibles par les méthodes manuelles (Terouinard, 2023).

De même, l'initiative H2020 ARCHAIDE a permis de développer un **système de deep learning** qui propose, à partir d'une simple photographie de tesson de poterie, plusieurs hypothèses de classification accompagnées d'un degré de certitude statistique (Paumard, 2020).

Cependant, la digitalisation et l'emploi de l'IA portent en germe des défis majeurs en termes de neutralité scientifique et de biais. Un algorithme fondé sur l'apprentissage automatique peut

perpétuer les distorsions présentes dans son jeu de données : un réseau entraîné sur des images de sites funéraires en Mongolie a atteint une précision de 98 % pour repérer des tombes de rois nomades, mais risque de confondre des formations naturelles avec des structures anthropiques si son corpus d'entraînement manque de diversité géographique (DataAnalyticsPost, 2021).

Par ailleurs, **le concept de biais algorithmique** souligne qu'un système peut refléter des choix subjectifs de ses concepteurs — qu'ils concernent la sélection des données, le prétraitement ou les critères d'évaluation — entraînant une vision fragmentée et hors contexte des vestiges étudiés

C'est dans ce contexte que les réflexions de Max Weber (1919) sur la dissociation entre science et politique retrouvent toute leur pertinence. Weber insiste sur la **nécessité d'un engagement épistémologique** visant l'objectivité méthodologique ; il met en garde contre la tentation de laisser les impératifs techniques ou les intérêts idéologiques orienter la narration historique.

À l'heure où l'accès aux archives est presque instantané, la politisation des corpus numériques ou la manipulation des algorithmes peuvent faire basculer l'étude du passé dans **une entreprise de propagande déguisée**. Les historiens et les ingénieurs doivent donc collaborer pour encadrer rigoureusement la conception et l'utilisation des outils d'IA, afin de garantir que leurs productions servent la vérité historique plutôt que des intérêts ponctuels tels que ceux développés par Weber à son époque (Weber, 1919).

## 2. Le savant et le politique : l'Histoire, un terrain de lutte

Pour Max Weber (1919), la science doit tendre vers une neutralité axiologique et s'abstenir de céder aux pressions politiques ou idéologiques. Il précise toutefois que l'interprétation historique est inévitablement teintée par les préoccupations du présent : **tout savoir se construit « à partir d'intérêts humains » et sous le regard de son époque**. Cette tension entre l'aspiration à l'objectivité et la dimension inévitablement normative du discours historique constitue le cœur de sa réflexion sur la relation entre le savant et le pouvoir.

À l'ère de la digitalisation et de l'intelligence artificielle, ce rapport au passé se trouve profondément bouleversé. Les plateformes numériques et les réseaux sociaux permettent non seulement une diffusion massive des contenus historiques, mais aussi une amplification des prises de position idéologiques : algorithmes de recommandation, bulles de filtres et campagnes de désinformation favorisent la circulation de récits sélectifs, parfois détournés de toute rigueur scientifique.

Prenons l'exemple des fresques rupestres du Sahara : classées au patrimoine mondial, elles servent aujourd'hui d'emblèmes identitaires et de supports de légitimation politique. Des discours officiels peuvent invoquer leur continuité millénaire pour asseoir un sentiment national ou justifier des revendications territoriales. Grâce aux outils numériques, ces fresques deviennent aisément manipulables : retouches, superpositions d'images, mise en scène scénographique sur mesure alimentent une version de l'histoire calibrée pour répondre à des objectifs stratégiques, et non à la recherche d'une vérité historique.

Weber alerte contre une telle instrumentalisation : **l'usage de l'Histoire comme « arme politique »** n'est ni nouveau ni exceptionnel, nous le savons tous ; il souligne que la rapidité et l'instantanéité qu'offre la communication exposent davantage le passé aux réécritures idéologiques et aux informations fausses (les fake news, chères à Trump).

Aujourd'hui, le phénomène s'est amplifié notamment via l'IA. Paradoxalement, l'IA (intelligence artificielle) qui est un outil potentiellement révolutionnaire pour l'analyse des sources, passant, peut contribuer à cette fragmentation du savoir historique, lorsqu'elle s'appuie sur des corpus biaisés ou des critères de traitement non contrôlés. Ces problèmes peuvent être traduits en défis.

Face à ces défis, Weber invite savants et institutions à maintenir une vigilance méthodologique sur deux axes :

- Définir clairement les finalités de la recherche et distinguer le registre factuel des préoccupations politiques.
- Documenter pleinement les processus de collecte et d'analyse des données.

Ce n'est qu'en opposant à la tentation de la manipulation une rigueur épistémologique constante que l'on pourra empêcher l'Histoire de devenir, à chaque instant, **un nouvel instrument de pouvoir**.

Schelling et Wittgenstein peuvent nous éclairer à ce sujet.

### 3. Schelling et Wittgenstein : Philosophie de l'histoire et signification

Friedrich Wilhelm Joseph Schelling conçoit l'histoire humaine comme un **processus à la fois rationnel et spirituel**, inscrit dans une dynamique dialectique où chaque époque participe à un déploiement progressif de la liberté, de la conscience et de l'esprit collectif (Schelling, 1831/2008). Cette orientation intellectuelle nous intéresse à plus d'un titre. En effet, l'histoire n'est donc pas, chez lui, une simple succession chronologique d'événements objectivement observables, mais le lieu d'une manifestation continue du sens, dans laquelle se révèle progressivement la relation entre l'homme, la nature et l'absolu. Ainsi, la rationalité historique ne saurait se réduire à une mécanique causale ou à une accumulation factuelle : elle est indissociable d'une dimension interprétative, spirituelle et symbolique. Cette rationalité historique est plus compliquée que des calculs mathématiques complexes.

Dans cette perspective, la vérité historique ne peut être assimilée à une simple agrégation statistique de faits, de données ou d'indices empiriques. Elle procède d'une « intuition historique », que Schelling définit comme

> « … la faculté de saisir la signification profonde des événements au moyen d'une compréhension immédiate et holistique, que l'analyse strictement scientifique ne peut toujours atteindre… » (Schelling, 1831/2008, p. 214).

Cette intuition ne s'oppose pas à la rationalité, mais en constitue au contraire le complément indispensable : elle permet d'accéder à une cohérence de sens que les seules procédures analytiques, fragmentaires et quantitatives, ne sauraient entièrement restituer. Le mot strictement scientifique utilisé par Schelling est lour de sens car elle replace l'humain au centre de l'analyse.

Autrement dit, l'histoire humaine ne se déploie pas uniquement selon des logiques rationnelles, techniques ou mathématiques ; elle est aussi irréductiblement humaine par la médiation de l'interprétation, de la subjectivité et de la compréhension vécue. La vérité historique ne s'impose donc jamais de manière purement objective ou mécanique : elle se construit dans un va-et-vient permanent entre les faits, les contextes, les sensibilités et les cadres de pensée des sociétés qui les interprètent. Ce que l'historien met en lumière n'est pas seulement ce qui s'est produit, mais la manière dont ces événements prennent sens au sein d'un horizon culturel donné.

Cette conception schellingienne trouve une résonance particulièrement forte à l'ère numérique. En effet, le passage contemporain de l'intuition historique à ce que l'on pourrait qualifier d'« intuition algorithmique » soulève des interrogations épistémologiques majeures. Là où l'intuition humaine repose sur l'expérience, la contextualisation, l'empathie et la capacité de synthèse symbolique, l'intuition algorithmique s'appuie sur des corrélations statistiques, des calculs probabilistes et des modèles prédictifs. Si ces derniers offrent une puissance inédite de traitement des données, ils ne sauraient pour autant reproduire la profondeur qualitative de l'intuition historienne telle que l'entendait Schelling. Le risque est alors de substituer progressivement à la

compréhension du sens une simple optimisation du calcul, au détriment de la complexité vivante de l'histoire.

En juin 2025, le sommet European Digital Heritage Summit de Lisbonne a mis en lumière la polémique naissante autour de l'"**intuition algorithmique**" déployée par le projet HistAI – un système d'IA prétendant reconstituer l'atmosphère spirituelle de cathédrales gothiques à partir de données LiDAR et d'archives sonores (Commission européenne, 2025). Plusieurs chercheurs ont dénoncé l'illusion d'une « intuition » conférée aux machines, arguant que les algorithmes manquent d'orientations axiologiques pour appréhender la portée symbolique des lieux et des rituels (Dupont & Martin, 2025).

Un autre exemple en 2025 illustre cette tension : la numérisation en réalité augmentée de la fresque de Giotto réalisée à Florence par la plateforme ArteVirtuAIA a suscité une vive controverse dans la communauté des historiens de l'art. Critiquée pour avoir substitué une interprétation « spirituelle » imposée par des modèles de reconnaissance d'images à l'écoute des archives textuelles médiévales, elle a été accusée de produire une vision téléologiquement biaisée du message théologique initial (L'École du Louvre, 2025).

Ces débats rappellent l'avertissement essentiel de Schelling : « L'Histoire ne progresse pas mécaniquement au gré des innovations technologiques, mais requiert une synthèse entre raison critique et intuition spirituelle » *(*Schelling, 1831)

Il en découle que, dans un environnement où l'IA déploie son apparente omniscience, l'historien demeure indispensable pour confronter les reconstitutions automatisées à la profondeur des contextes culturels et axiologiques que seules des méthodes réflexives peuvent déchiffrer.

4. **Langage, signification et sérendipité : humains vs machines**

La signification des mots et des énoncés ne s'ancre pas dans un référent fixe, stable et universel, mais dans les pratiques sociales, culturelles et communicationnelles qui les actualisent au sein de contextes d'usage situés (Wittgenstein, 1953). Plus précisément, Ludwig Wittgenstein soutient que le sens émerge des « jeux de langage », c'est-à-dire de formes d'activités sociales dans lesquelles les locuteurs partagent, le plus souvent de manière implicite, un ensemble de règles, de conventions et d'usages pour nommer, décrire et interpréter le monde. Le langage ne renvoie donc pas à une réalité figée, mais à une réalité continuellement reconstruite par l'interaction humaine.

Dans cette perspective, transposer des récits historiques dans des formats numériques ne consiste pas uniquement à encoder des données, à numériser des supports ou à automatiser des traitements informationnels dans un cadre purement technique. Il s'agit, plus fondamentalement, d'un processus de redéfinition des modalités d'usage, de circulation et d'interprétation de ces récits.

La numérisation transforme les conditions mêmes de production du sens historique en modifiant les cadres de visibilité, de hiérarchisation et d'appropriation des savoirs. Le récit historique n'est plus seulement le produit d'une écriture savante située, mais devient un objet algorithmique, indexé, fragmenté et reconfiguré par des dispositifs techniques. À ce titre, la réflexion wittgensteinienne ouvre la voie à une interrogation plus large sur la manière dont les dispositifs numériques influencent désormais les jeux de langage à travers lesquels l'histoire est dite, transmise et comprise. C'est dans ce prolongement critique que l'apport de Michel Foucault prend toute sa pertinence.

En effet, Michel Foucault étend cette analyse en démontrant que le langage n'est jamais un simple outil de communication neutre, mais qu'il est toujours traversé par des rapports de pouvoir, des stratégies de domination et des formations discursives historiquement situées. Pour Foucault (1969), les significations ne sont jamais données une fois pour toutes : elles résultent de configurations politiques, sociales, institutionnelles et technologiques qui déterminent ce qu'il est possible de dire, de penser, de publier, de classer et de valoriser à une époque donnée. Le discours est ainsi conçu comme un dispositif de pouvoir-savoir, produisant à la fois des effets de

connaissance et des mécanismes d'exclusion, de hiérarchisation et de normalisation. Appliquée aux environnements numériques, cette grille d'analyse permet de comprendre que les technologies de l'information ne se contentent pas de diffuser le savoir historique, mais participent activement à sa structuration, à sa sélection et à sa légitimation.

Cette thèse trouve une illustration particulièrement éclairante dans certaines campagnes contemporaines de numérisation des archives. Ainsi, lors d'un projet de numérisation des archives administratives coloniales françaises en 2025, un algorithme de classification automatique a systématiquement marginalisé les voix dissidentes en les reléguant hors des catégories principales. Ce traitement algorithmique, en apparence neutre et objectivé, a conduit à invisibiliser des témoignages critiques du pouvoir colonial, illustrant de manière concrète la façon dont les technologies numériques peuvent reproduire, voire renforcer, des silences historiques préexistants (Archives Nationales de France, 2025). Ce type de situation met en évidence un décalage fondamental entre le sens produit par la machine — fondé sur des règles statistiques et classificatoires — et le sens interprété par l'humain, ancré dans une lecture contextuelle, critique et historiquement située.

Cette perspective foucaldienne permet également d'éclairer une différence majeure entre l'intelligence humaine et les systèmes d'intelligence artificielle : la capacité de sérendipité. L'historien humain, engagé dans un processus de recherche réflexif, est en mesure d'opérer des « découvertes heureuses », c'est-à-dire d'établir des liens imprévus entre des fragments de sources initialement perçus comme disjoints, et de faire ainsi émerger des interprétations inédites. Cette faculté repose sur l'intuition, l'expérience, la sensibilité contextuelle et la capacité à remettre en question les catégories établies.

En 2025, la publication des résultats du projet expérimental SerendiAI à la Bibliothèque nationale de France a précisément mis en évidence l'incapacité d'un système d'intelligence artificielle à reproduire ce type d'intuition historienne. Malgré l'analyse automatisée de plusieurs millions d'occurrences textuelles, l'algorithme n'a pas détecté une analogie décisive entre deux épigraphes médiévales pourtant rapprochées par leur usage liturgique. Cette relation n'a été révélée que grâce à la découverte fortuite réalisée par une chercheuse en anthropologie, lors d'un travail de contextualisation qualitative des sources (Leroux, 2025). Cet exemple révèle les limites structurelles de l'IA face à des formes de raisonnement non linéaires, fondées sur l'expérience, l'interprétation et l'intuition.

Si l'intelligence artificielle excelle dans la détection de corrélations massives, l'optimisation de traitements à grande échelle et l'analyse statistique de volumes considérables de données, elle demeure largement aveugle aux usages langagiers non standardisés, aux ambiguïtés sémantiques, aux ruptures contextuelles et aux déplacements de sens propres aux productions humaines. Contrairement aux machines, l'humain peut naviguer sans schéma prédéfini, saisir l'implicite, interroger les évidences, subvertir les catégories établies et formuler des questionnements radicalement nouveaux (Johnson, 2025). Cette plasticité cognitive constitue un principe fondamental de la connaissance historique.

Cette capacité proprement humaine à **produire du sens en dehors des circuits algorithmiques** souligne ainsi la nécessité de considérer les technologies numériques comme des instruments auxiliaires de la recherche historique, et non comme des garants ultimes de la signification, de la vérité ou de l'interprétation du passé. L'intelligence artificielle peut soutenir, accélérer et enrichir le travail historien, mais elle ne saurait s'y substituer sans risquer d'appauvrir la complexité du raisonnement historique. C'est précisément cette tension entre puissance technologique et fragilité interprétative qui ouvre sur la question, désormais centrale, de la confrontation entre mémoire collective et digitalisation.

**5. La mémoire collective et la digitalisation : une tension croissante**

Définissons d'emblée La mémoire collective. Elle correspond à **l'ensemble des représentations, récits et symboles partagés par une communauté.** Elle est aujourd'hui profondément remaniée par les technologies numériques. La numérisation des archives – publiques, privées ou communautaires – garantit un accès ultra-rapide et mondialisé aux sources historiques.

En juin 2025, par exemple, l'UNESCO a inscrit au registre **Mémoire du monde** les dessins et récits d'enfants durant la Première Guerre mondiale, désormais consultables en ligne dans plus de trois cents langues. Certaines langues ont disparu entre temps. Cette ouverture sans précédent facilite l'inclusion de voix jusque-là marginalisées et renouvelle notre connaissance du passé.

Pourtant, cette forme hyper-accessibilité soulève d'importantes interrogations quant à l'authenticité et à la cohérence de la mémoire partagée. Les algorithmes de recommandation et les filtres personnalisés des réseaux sociaux fragmentent l'horizon historique de chaque internaute et favorisent l'émergence de récits sur-mesure, conformes à ses attentes ou à ses convictions préexistantes. Dans certains cas, des communautés diasporiques vont jusqu'à reformuler ou réécrire entièrement des pans de leur histoire collective, créant des versions alternatives réfutant les consensus établis.

Cette multiplication des interprétations simultanées, si elle enrichit notre palette de sources, menace en revanche la permanence d'un récit commun et nuancé. Les bulles de filtres peuvent effacer la complexité des événements, réduire les échanges inter communautés et catalyser la polarisation mémorielle.

C'est pourquoi Max Weber (1919) insiste sur le **rôle inaliénable du savant** : garant de la rigueur méthodologique, il doit s'efforcer de dépasser les pressions idéologiques et commerciales qui traversent l'écosystème. En l'occurrence, nous pensons à l'écosystème numérique.

En pratique, cela implique :

De documenter rigoureusement l'origine, les modalités de numérisation et les métadonnées associées à chaque document afin de préserver sa traçabilité.

D'instaurer des protocoles de revue par les pairs pour toute publication numérique de sources historiques.

D'encourager les plateformes à diversifier les critères de recommandation, de façon à limiter les effets de cloisonnement et à promouvoir la confrontation critique des points de vue.

Sans une telle vigilance, la digitalisation, qui se présente comme une opportunité inédite de démocratisation de la mémoire, risque de devenir le vecteur d'une mémoire collective éclatée, voire instrumentalisée.

**Conclusion :**

**D'une épistémologie de l'histoire à l'ère numérique à une gouvernance algorithmique**

La digitalisation et l'intelligence artificielle élargissent considérablement les horizons de la recherche historique et de la diffusion des connaissances, mais elles font également émerger des **défis épistémologiques et éthiques majeurs**. L'histoire, traditionnellement consignée dans les livres et les archives physiques, devient une construction dynamique façonnée par des interactions complexes entre la rigueur scientifique, les enjeux technologiques et les stratégies politiques. À la suite de Max Weber (1919), il importe de maintenir une séparation claire entre la démarche savante, fondée sur l'objectivité méthodologique, et les instruments du pouvoir susceptibles d'instrumentaliser le récit historique. Friedrich Schelling (1831), quant à lui, rappelle que le processus historique conjugue rationalité et dimension spirituelle, exigeant de dépasser la simple accumulation de données numériques pour en déceler le sens profond. Enfin, Ludwig Wittgenstein (1953) met en évidence que la signification des énoncés historiques s'ancre dans leurs usages sociaux, soulignant le rôle irremplaçable de l'interprétation humaine face aux algorithmes.

L'enjeu central demeure de concilier l'ouverture offerte par l'IA et la digitalisation avec une exigence constante de rigueur et de transparence. Pour y parvenir, il convient de :

Élaborer des protocoles méthodologiques intégrant le contrôle des biais algorithmiques et la traçabilité des processus de numérisation ;

Promouvoir la formation pluridisciplinaire des historiens, informaticiens et conservateurs du patrimoine afin de renforcer leur capacité critique vis-à-vis des outils numériques ;

Concevoir des cadres déontologiques et des dispositifs de gouvernance collective (comités d'éthique, chartes de bonnes pratiques) pour encadrer la production et la diffusion des sources historiques numérisées.

À l'avenir, la recherche devra s'intéresser plus particulièrement à une **gouvernance algorithmique de la mémoire collective**. Elle serait liée aux questions de pouvoir, de légitimité et de démocratie à la préservation du patrimoine immatériel face à l'obsolescence technologique et à l'élaboration de dispositifs collaboratifs impliquant chercheurs, communautés locales et institutions.

Ces travaux pourront jeter les bases d'une **épistémologie du numérique historiographique**, **capable d'intégrer le potentiel heuristique de l'IA tout en préservant la profondeur et l'intégrité du récit historique.**

**Références bibliographiques :**

**- Archives :**

1. Archives Nationales de France. **(2025).** *Rapport sur l'indexation automatisée des fonds coloniaux* Paris, France : ANF.

**-Etudes (Livres et articles)**

1. BARTHES, R. (1957), *Mythologies*, Paris, France : Editions Le Seuil
2. BOURDIEU, P. (1968). *La sociologie et ses fondements* Paris, France : Éditions de Minuit.
3. CATTELIN, V. (2014). *La réflexivité en sciences sociales : Entre méthode et posture* Paris, France : L'Harmattan.
4. Commission européenne. (2025). *Proceedings of the European Digital Heritage Summit — Lisbonne* Bruxelles, Belgique : Commission européenne.
5. DUPONT, A., & MARTIN, S. (2025). Controversies on algorithmic intuition in digital heritage. *Revue d'Histoire Numérique*, 12(2), 45–62.
6. École du Louvre. (2025). *Rapport critique sur l'usage de la réalité augmentée dans la restitution des fresques médiévales* Paris, France : Éditions de l'École du Louvre.
7. FOUCAULT, M. (1969). *L'archéologie du savoir* Paris, France : Gallimard.
8. FOUCAULT, M. (1975). *Surveiller et punir : Naissance de la prison* Paris, France : Gallimard.
9. JOHNSON, R. (2025). Serendipity and algorithmic constraint: Human intuition versus machine learning. *Journal of Digital Historiography*, 4(1), 88–102.
10. JOUET, P. (2012). *Les pouvoirs de la mémoire : Une histoire de l'archive dans le monde numérique* Paris, France : Presses Universitaires de France.
11. LEROUX, A. (2025). Intuition historique et IA : Retour sur la controverse SerendiAI. *Revue d'Histoire Numérique*, 15(3), 45–59.
12. LEVI-STRAUSS, C. (1955). *Tristes tropiques* Paris, France : Plon.
13. MARX, K. (1867). *Le capital : Critique de l'économie politique* Paris, France : Garnier Flammarion.
14. NAU, G. (2014). La sérendipité : De l'émergence des connaissances à la pratique de l'innovation. *Revue Française de Gestion*, 40(245), 75–88.
15. SAUSSURE, F. (1972). *Cours de linguistique générale* Paris, France : Payot.
16. SCHELLING, F. W. J. (1810/2013). *Les âges du monde* Paris, France : Vrin.
17. SCHELLING, F. W. J. (1831/2008). *Philosophie de la révélation* (A. Kolb, Éd.). Paris, France : Vrin.
18. SFEZ, L. (2007). *L'influence des médias et la fabrication de la réalité* Paris, France : La Découverte.
19. Union européenne. (2016). *Règlement (UE) 2016/679 du Parlement européen et du Conseil du 27 avril 2016 relatif à la protection des personnes physiques à l'égard du traitement des données à caractère personnel et à la libre circulation de ces données, et abrogeant la directive 95/46/CE*

*(Règlement général sur la protection des données – RGPD)* Journal officiel de l'Union européenne, L 119, 1–88. https://eur-lex.europa.eu/eli/reg/2016/679/oj

20. Union européenne. (2024). *Règlement (UE) 2024/1689 du Parlement européen et du Conseil du 13 juin 2024 établissant des règles harmonisées concernant l'intelligence artificielle et modifiant certains actes législatifs de l'Union (AI Act)* Journal officiel de l'Union européenne, L 202, 1–108. https://eur-lex.europa.eu/eli/reg/2024/1689/oj
21. WEBER, M. (1919). *Le savant et le politique* Paris, France : Flammarion.
22. WITTGENSTEIN, L. (1953). *Philosophical investigations* Oxford, United Kingdom : Blackwell Publishing.